MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

52E ANNÉE

Nº 207. — Septembre 1914.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

5, Via Vittorino da Feltre.

VICARIAT DU KEEWATIN

Rapport du R. P. Arsène Turquetil, O. M. I.,

CHESTERFIELD INLET, CANADA.

Mission Notre-Dame de la Délivrande,
27 juin 1914.

Vos lettres de décembre 1913 disent assez combien vous avez hâte de recevoir de nos nouvelles ; vous n'étiez pas sans inquiétude à notre sujet. Comment pourrions-nous passer l'hiver et toute cette deuxième année, n'ayant rien reçu l'été dernier ?

Mon rapport de février 1914 (1) a dû vous rassurer quelque peu. Grâce à nos économies de l'année précédente, nous avions assez de combustible pour ne pas geler, assez de provisions aussi pour ne pas mourir de faim. Le carême s'annonçait bien long, il est vrai, faute de caribou ; et il vous tarde de savoir comment nous nous sommes tirés d'affaire.

Et d'abord, au point de vue des vivres, nous n'avons guère eu occasion de festoyer, — la bonne chère, d'ailleurs, n'est pas dans les us et coutumes des Oblats du Nord-Ouest. — Mais nous avons pu vivre, grâces à Dieu, et voici comment.

Le 26 mars, arrivent des Esquimaux du Sud, qui disent avoir vu la piste d'un caribou à quelques milles seulement des maisons. Sans doute, pour eux, un caribou ne compte pas, quand il se trouve seul sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Car, aux premières questions, ils répondent d'abord qu'il n'y a pas de gibier à moins de

(1) Voir *Missions*, septembre 1914, page 316.

cinq jours de marche d'ici. Ce n'est que le lendemain midi que j'entends parler de ce caribou isolé, dont ils ont vu la piste tout près du poste. J'avale une tasse de thé, aiguise mon couteau, prends ma carabine et pars à la découverte. Les Esquimaux sourient quelque peu, et disent qu'il faut être pas mal naïf pour essayer d'atteindre le seul caribou signalé dans le pays, surtout après qu'il a pris la fuite, hier, à la vue des traîneaux et des chiens. Et puis, comment l'approcher en pays découvert? Il fait trop calme et trop clair aujourd'hui.

Nos gens se trompaient cette fois. Le caribou avait fui, il est vrai, mais, le danger une fois passé, s'était remis à paître. Après une heure et demie de marche, je l'aperçois du haut d'une colline. Me traîner sur les genoux, à plat ventre, pour n'être pas aperçu, c'est l'affaire d'une demi-heure. Puis je lui envoie une balle qui le met à terre. A 5 heures, j'étais de retour. Nous avions de la viande fraîche pour quelque temps. C'était bien le premier caribou entier que nous ayons eu depuis l'été dernier; et nous nous régalons — à ses dépens.

Le 31 mars, je me décide à envoyer notre engagé, « Le Nombril », à la chasse. Deux de ses parents l'accompagnent, « La Corne » et « Le Gros Phoque ». Le R. P. Leblanc, désireux de prendre l'air frais, de s'habituer aux voyages d'hiver et aux campements dans les iglos ou maisons de neige, me demande à être de la partie. Et les voilà tous les quatre en route.

Le Père Leblanc fait l'apprentissage du métier, — et cela à rude école, comme vous le verrez par le récit de son voyage. Quatre jours entiers de marche, sans autre chose qu'une maigre ration le matin et le soir, cela compte pour un débutant. Vous savez déjà que, chez nous, le dîner n'est pas de mode en voyage. On marche du soir au matin, sans hálte ni repas, cela faute de feu. Tout au plus peut-on, en marchant, grignoter un morceau de viande gelée et manger de la neige.

Ce n'est que le soir du quatrième jour que nos chasseurs font le premier repas qui mérite le nom de souper. Les hommes du P. Leblanc, mangeurs de cru par nature, sont à la fête; ils ne connaissent rien de meilleur. C'est leur vie : tous les jours, nous voyons des bébés de tout âge, voire même de quelques semaines au plus, sucer tour à tour le lait de leur mère et la viande rouge saignante. Partant, l'éducation du goût, chez eux, est toute différente de celle que nous recevons dans le monde civilisé. Aussi, ce soir-là, le P. Leblanc, en partageant le souper improvisé des Esquimaux, a montré une fois de plus la vérité de l'adage que l'appétit, la faim, la fatigue sont la meilleure des sauces.

Le retour dure trois jours. Il reste assez d'huile au Père pour faire une tasse de thé le matin et le soir, mais il doit se contenter de viande crue et gelée tout du long. Grâce au courage du P. Leblanc, nos chasseurs ont cinq caribous, dont quatre appartiennent à la mission. Il a souffert du mal de neige au retour, et plusieurs jours de suite à la maison; mais tout ce qu'il retient de ce terrible mal d'yeux, c'est qu'on n'en meurt pas.

Aussi, cinq semaines plus tard, n'hésite-t-il pas à se dévouer encore pour aller chercher de la viande à quelque 60 kilomètres d'ici. Cette fois, ce ne sont pas les vivres qui manquent, mais l'huile. Pas de feu, pas d'eau. Manger de la neige une fois en passant, dans le jour, entre les repas, passe encore; mais trois jours durant, c'est autre chose, surtout quand on n'a que de la viande crue à manger. Cette viande gelée ne répugne pas, il est vrai, et soutient bien les forces, mais aussi elle excite toujours une soif ardente. Nous remarquons que tous les voyageurs de passage chez nous, Esquimaux aussi bien que blancs, demandent toujours de l'eau : on ne se fait guère une idée de la quantité d'eau qu'ils absorbent. Le P. Leblanc, en ce second voyage, n'a d'autre ressource que de porter sur la peau une gourde remplie de neige, pour la faire

fondre à la chaleur du corps : cela prend de 5 à 6 heures, pour obtenir une tasse d'eau potable.

Ces petits détails vous feront comprendre ce que sont les voyages en hiver, au pays de l'Extrême Nord. Mais, si le P..Leblanc a surmonté si courageusement ces difficultés en vue d'obtenir quelques vivres pour la mission, soyez bien assuré qu'il ne reculera pas devant les mêmes sacrifices, et de plus grands encore, quand il s'agira de voyager dans l'intérêt des âmes des pauvres Esquimaux païens. Vous connaissez par là comment et à quelle époque de l'hiver nous avons pu enfin nous procurer des vivres. Notre carême était fini. Depuis lors, nous sommes dans l'abondance. Aujourd'hui, notre embarras vient plutôt de ce que, n'ayant ni boucanière ni glacière pour conserver la viande en été, nous sommes obligés de refuser d'en acheter.

Occupations diverses : composition du catéchisme, cantiques et prières en esquimau.

Il semblerait qu'à la maison nous n'aurions autre chose à faire qu'étudier la langue, parler et converser avec tout un chacun qui entre et sort, et prier à nos heures. Mais on peut s'attendre à tout dans le Nord. En voici un exemple.

Je disais, dans mon rapport de février dernier, que la famine obligeait le sergent de Fullerton à descendre à Churchill. Il souffrait alors d'une sévère attaque de douleurs sciatiques, et ne pouvait faire un pas. Il prend à peine deux jours de repos ici ; et, se croyant mieux, comptant trop sur son courage, il se met en route par un froid de 45° avec gros vent de nord-ouest. Il fait à peine quelques pas tout près des maisons, et est obligé de se jeter sur son traîneau. La douleur intense qu'il éprouve le fait transpirer de sueur. Mais il croit prendre encore le dessus, et continue la marche en avant, jusqu'à ce que, dans l'après-midi, il est forcé d'avouer qu'il se sent périr. Vite on l'enveloppe de capots, on le couche sur la traîne,

entre les peaux de caribou, et on le ramène en toute hâte. Il grelotte à faire peur, le frisson a pénétré jusqu'aux os, il est sans connaissance. Le P. Leblanc et moi passons la nuit près de lui; et, le lendemain, nous le transportons chez nous. Il passe un grand mois d'hôpital à la mission. Nous n'étions pas sans inquiétude à son sujet, au début; peu à peu, cependant, les médecines et le repos lui font du bien. Il se prend à revivre. Nous sommes on ne peut plus heureux d'avoir pu lui procurer quelque soulagement dans l'état inquiétant où il se trouvait. Le 3 mars, il est assez rétabli pour retourner à son poste.

Puis, ce sont d'autres patients qui nous arrivent : un baleinier qui s'est gelé les pieds à Marble-Island, au cours d'une chasse au morse. La glace s'est détachée sous l'action du vent et de la marée; les chasseurs ont erré toute la nuit sur la mer. Le lendemain, le vent les ramène à terre; mais ils doivent leur vie aux braves Esquimaux qui les ont obligés et aidés à marcher et se sont même dépouillés pour les habiller.

Puis, c'est un Esquimau du Nord qui s'est gelé les deux pieds, l'automne dernier. Le pied gauche n'a perdu que les orteils; mais du pied droit il ne reste que le talon en forme de moignon saignant, et au vif. Ce malheureux jeune homme nous arrive les pieds littéralement pourris, — l'odeur qui s'en dégage vous prend à la gorge. Quoi de surprenant ? Les deux pieds au vif sont chaussés à nu dans des bottes en poil de caribou, lesquelles seraient à elles seules un vrai foyer d'infection, depuis le temps qu'il les porte. Aucun soin de propreté depuis bientôt six mois, en ce qui regarde ces plaies pourries : ni lavage, ni pansement, ni médecine quelconque. Fort heureusement, on nous l'amène avant les chaleurs. Je lui donne des médecines, change ses bas ; le P. Leblanc lui fait une paire de béquilles. Aujourd'hui, le pied gauche est guéri ; l'autre en a encore pour deux ou trois semaines de traitement. Notre infirme est si heureux que, hier soir, il est parti sur la

côte, à l'ouest des maisons, marchant sur les rochers avec des béquilles, et passant les bancs de neige à quatre pattes. Le fusil en bandoulière, il rôdait ainsi toute la nuit, cherchant des oies ou des canards ; il sait que nous les aimons, et il voudrait être le premier à nous en apporter, pour nous témoigner sa reconnaissance.

Votre Grandeur me demandait, en hiver, si pouvais parler convenablement esquimau. En vrai Normand, je réponds : oui et non. Oui, s'il s'agit d'instruire les Esquimaux : nous avons commencé le catéchisme, par demandes et par réponses, sous forme d'allocution ou mieux de conversation, — ailleurs on dirait sermon. Non, s'il s'agit de parler couramment, sans effort, la langue esquimaude, de façon à être immédiatement compris de ceux même qui nous entendent pour la première fois.

Vous savez qu'une bonne partie de la première année a été consacrée aux travaux de construction et d'installation. Nous eûmes de l'ouvrage de septembre 1912 à février 1913.

Au mois de juin suivant, nous étions trop heureux d'avoir à creuser des ruisseaux d'égouttement autour de la maison : cela nous permettait de respirer l'air pur du dehors. Quelques jours de congé en été ne sont pas de trop. Il faut s'être renfermé entre les quatre murs d'une petite maison comme la nôtre, pendant neuf mois, pour comprendre le besoin que nous sentons de sortir enfin et de vivre du grand air.

De la sorte, la première année, nous pouvions bien composer un commencement de dictionnaire, mais la grammaire faisait défaut.

L'été dernier, le bateau n'est pas venu : pas de nouvelles ni de provisions, pas de travaux non plus. Tout l'hiver est consacré à l'étude et à la prière, — à part le mois de février où notre salle était transformée en hôpital, comme je l'ai dit plus haut. Six mois durant, je revise mes nombreux cahiers, compare toutes les données, lis et relis sans

cesse les livres esquimaux que nous ont envoyés nos bons Pères d'Europe. Ces livres sont écrits en esquimau du Labrador; les mots diffèrent assez souvent, mais les différentes formes de déclinaison et de conjugaison, les diverses manières d'exprimer les nuances du langage par affixes ou suffixes, tout cela se ressemble assez.

En avril donc, je réunis tous ces matériaux, et compose en bon esquimau un catéchisme, aussi complet que nous pouvons le désirer pour le moment, — puis des prières, le « Notre Père », « Je vous salue, Marie », « Je crois en Dieu », les dix commandements de Dieu, — et enfin des cantiques. N'allez pas croire que je suis passé poète ou barde esquimau. L'idée ne m'est pas encore venue qu'il pourrait bien y avoir un style prosaïque et un autre poétique en esquimau. Ces cantiques ne sont ni plus ni moins que le catéchisme pur et simple, les mots étant choisis pour correspondre à la mesure du chant. Ce ne sont pas même des aspirations ou sentiments pieux, en forme de prière; seul le refrain s'adresse directement à Dieu ou à Jésus, pour leur demander le salut des âmes. Les couplets ne sont que l'exposé de la doctrine. Nos gens aiment la musique avec passion, ils chantent du matin au soir ; de la sorte, ils apprendront le catéchisme en chantant, car un bon nombre peuvent lire ; ils apprennent les uns des autres, et les moins instruits apprendront, à entendre les autres chanter. Pour le catéchisme, je suis pas à pas le catéchisme du R. P. Lacombe. Chaque figure ou personnage a son explication.

Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que j'ai composé le tout assez facilement. Non, la tâche était des plus rudes. J'avais à peu près tous les matériaux voulus, mais l'habitude faisait défaut. Dans nos conversations avec les Esquimaux, nous n'avons guère employé ces idées de religion jusqu'aujourd'hui. Les mots les plus usuels qui se présentent à l'esprit ont plutôt trait aux divers incidents de la vie : chasse, pêche, jeu, etc. Parmi les expressions

courantes qui désignent le bien-être matériel, le succès ou l'impuissance, le malheur, etc., il faut choisir celles qui peuvent rendre le mieux l'idée de bien ou de mal moral. Cette première tâche n'est pas facile. Vous vous rappelez cet Esquimau qui interprétait à sa manière la parole de N.-S. : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait », et traduisait : « Soyez bien gros et bien gras pour ne pas geler en hiver. » Ainsi en est-il pour une foule d'idées que nos gens ne prennent qu'au sens matériel. Par exemple, la parole de saint Jean-Baptiste : « Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. » Nos gens vont-ils comprendre ce que signifie *être digne?* Le mot leur paraît tout naturel ; ils le répètent sans broncher. Demandez l'explication : ils se servent de cette expression dans la traite, ou échange de divers articles. Dans leur bouche, ce mot signifie que tel objet vaut tel autre, qu'on en fait la même estime, qu'ils sont sur le même pied. Fort bien. Que veut donc dire le texte? Que saint Jean ne pouvait pas, qu'il n'était pas à la hauteur voulue, n'avait pas assez de mérite. Mais comment ? Sans doute, parce qu'il n'avait pas payé assez cher. Voilà l'idée première qui se présente à l'esprit de nos gens.

Ce n'est que la première partie du travail. La seconde consiste, le mot juste une fois trouvé, à prendre, dans les conversations courantes, les différentes formes de langage qui indiquent l'état d'être, la beauté, la grandeur, la qualité d'un objet quelconque, l'affirmation ou la négation d'une chose, le diminutif, le réduplicatif, etc. Toutes ces formes ou nuances sont bien dans mes cahiers de notes ; mais, pour m'y reconnaître, faute d'habitude, il me faut le silence complet, — le moindre bruit distrait mon attention, et l'idée s'échappe. Je dois m'enfermer au grenier, pendant quelques semaines. Ma pauvre tête demande grâce parfois, mais je vais jusqu'au bout. Ce travail enfin terminé, je ne me fais pas scrupule de passer quelques beaux jours par semaine à la chasse au phoque. Ces promenades sur la mer,

entre les repas, font du bien et ont vite raison de ma mauvaise tête. Il fait si bon accompagner l'Esquimau joyeux et habile. Je n'ai ni son adresse ni sa patience pour me traîner à plat ventre sur la neige et approcher les phoques qui dorment au soleil, — ils dorment, mais à la manière des chats, qui semblent ronfler et qu'un rien réveille.

Je vais au flot, c'est-à-dire au bord de l'eau ; et là, tout prosaïquement, sans tactique aucune, fumant la pipe et jasant avec le voisin, j'attends que l'un de ces gros amphibies montre le nez au-dessus de l'eau. A certains jours, ils viennent par bandes, et la chasse est assez mouvementée ; d'autres fois, ils sont rares, et cela devient monotone. Nous en tuons une dizaine, qui nous fournissent quantité d'huile et de viande pour nos chiens. Ajoutez qu'on ne peut guère jaser toute la journée avec les Esquimaux, sans recueillir quelque expression nouvelle : on se perfectionne toujours par la pratique, surtout en ce qui est d'apprendre une langue. De la sorte, cette chasse est tout à la fois récréation, médecine, profit et étude.

Catéchisme du dimanche.

Il me tardait de commencer à instruire les Esquimaux. Le dimanche, tel que nous le faisions l'an dernier, ne leur disait pas grand'chose ; à la longue, il eût même été difficile de les tenir sérieux. Je lis d'abord mon catéchisme en particulier à ceux de nos gens qui viennent en visite chez nous. Ils me semblent bien comprendre, répétant après moi, et corrigeant du même coup ma prononciation parfois défectueuse. Alors, le 31 mai, jour de la Pentecôte, je réunis mon monde. Nous commençons par le chant du *Veni Creator*, pour attirer les grâces de l'Esprit-Saint sur nous tous, missionnaires et Esquimaux. Et à l'œuvre ! A côté de moi, le catéchisme en images du R. P. Lacombe ; de la main gauche je tiens mon cahier, sur lequel je jette un

coup d'œil de temps à autre pour guider ma mémoire. Tous les yeux se fixent sur moi. On chercherait vainement un auditoire plus attentif et de physionomie plus vivante. Tout un chacun approuve de la tête et fait signe qu'il comprend. Mes auditeurs sont plus encourageants que ceux qui aiment à baisser la tête et à dormir. Je sens toutefois que mon catéchisme est trop succinct, trop concis. Je puis lire dans les yeux de mes gens que telle ou telle phrase aurait besoin d'être expliquée, redite sous différentes formes. Je me risque une fois ou deux à improviser pour mieux expliquer ; mais je n'aperçois plus de signes d'approbation. Le mieux est encore de suivre mon catéchime, et de laisser des points obscurs plutôt que de parler d'une façon incorrecte et incompréhensible.

Alors, voici un autre inconvénient : c'est que, dans deux heures au plus, — une heure le matin, et autant l'après-midi, — je passe en revue tout l'exposé de la doctrine du catéchisme : Dieu, Trinité, Incarnation, Rédemption, Eglise, Commandements. C'est beaucoup trop pour une fois ; mais, à l'encontre des philosophes qui veulent que qui peut plus peut moins, je pouvais donner le tout correctement, et me faire assez bien comprendre, au lieu que, si je voulais me borner, je me heurtais ni plus ni moins à l'impossible. Je me console après coup, en pensant qu'il fallait aussi donner à nos gens une idée générale de la Religion. En tout cas, quels que soient les résultats de ce premier essai, j'en suis fort heureux. Dieu aidant, l'habitude viendra ; et les Esquimaux eux aussi s'habitueront peu à peu à ces idées nouvelles et, par suite, comprendront mieux.

Fête de la Très Sainte Trinité. — Tous les Aiviliks (Esquimaux des environs de Fullerton) sont employés à la chasse à la baleine : l'assistance était assez maigre dimanche dernier. Nous craignons fort qu'il n'en soit de même tout l'été. Mais voici qu'une dizaine de familles Netchiliks (Esquimaux de la Mer Arctique, Isthme de Franklin, à l'ouest de Repulse Bay) nous arrivent comme par enchan-

tement. Ils viennent pour être des nôtres, et se fixer définitivement dans le pays. Les hommes sont absents aujourd'hui; mais les femmes viennent aux deux réunions et entendent le catéchisme. Nous récitons d'abord les prières en esquimau; puis vient le chant des cantiques. Nous prenons les deux premiers couplets, et j'en donne l'explication, — chantons encore quelques autres couplets, et reprends la parole, — et ainsi de suite pendant une heure. Nous finissons par les prières.

J'ai pu improviser aujourd'hui, et me suis borné à expliquer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, — Créateur, Maître et Père de tous les hommes, — que nous devons l'aimer plutôt que le craindre, et que le démon, malgré toute sa malice, ne saurait être maître de nous. L'après-midi, je montre le chemin du Ciel et celui de l'enfer; j'explique comment Jésus nous a sauvés par sa mort sur la Croix.

Bon nombre d'entre eux avaient souvent demandé, l'an dernier, quel était cet Homme cloué sur le bois, pourquoi on l'avait fait mourir ainsi; quelques-uns demandaient si ce n'était pas un voleur qu'on avait voulu punir. Je leur montre ma croix de missionnaire, leur dis tout l'amour de Jésus pour nous, combien nous devons l'aimer nous aussi, lui obéir, pour être heureux avec lui dans le Ciel, toute l'éternité. Je ne me trompais pas, l'an dernier, quand je disais qu'une fois à l'œuvre, en état de faire le catéchisme et de prêcher, nous trouverions un vrai bonheur dans notre solitude. Nous ne sommes plus seulement écoliers, apprenant la langue; nous enseignons maintenant, et toute notre attention se porte sur nos païens, pour mieux comprendre leurs difficultés à nous saisir quand nous parlons, pour revenir chaque jour, avec tout un chacun, sur ce qui a été dit le dimanche précédent, et nous rendre compte de leurs dispositions.

Solennité de la fête du Très Saint Sacrement (14/6/14). — Notre petite chapelle revêt ses plus beaux atours, décorations et illuminations. Je chante la grand'messe, et, après

l'Evangile, fais le catéchisme en forme de sermon. Je ne m'adresse pas aux grandes foules, et cependant la salle est comble. Tous les Netchiliks sont là, — peu de femmes, il n'y a pas de place pour elles. Les hommes seraient-ils plus démonstratifs que les femmes, ou moins timides, ou encore est-ce la renommée qui leur a dit déjà de quoi il s'agissait? Le fait est que, dès la première phrase, mes auditeurs m'interrompent par des exclamations de : « *Imá*, *imá*, certainement, certainement, cela est ainsi ! » On voyait qu'ils étaient heureux d'entendre parler dans leur langue. Je fais signe qu'il faut écouter en silence ; mais, quand j'arrive à montrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le même pour tous les hommes, qu'Esquimaux et blancs descendent du même Adam, que nous sommes tous frères, enfants du même Dieu, un bon vieux à tête chauve, assis juste en face et tout près de moi, s'écrie avec conviction : « *Imá*, *imá*, mais c'est dur, cela, c'est vrai ! »

Ces approbations naïves valent mieux, certes, que l'indifférence, la moquerie ou le sommeil.

Ainsi se passent désormais les dimanches à Notre-Dame de la Délivrande. Il nous faudra au plus tôt une église ou chapelle séparée. Nous allons en été changer la disposition de la maison, mais le local sera encore bien trop petit. Nous n'avons que peu de monde encore, et ils ne peuvent tous venir ; même en se divisant, — les uns viennent le matin, d'autres l'après-midi — ils ne peuvent encore tous assister. Beaucoup perdent l'occasion de s'instruire. Qui sait? Nombre d'entre eux n'auront jamais plus peut-être la bonne fortune de passer l'été près de nous. De plus, faute de place, quelques-uns viennent au catéchisme, les autres s'ennuient à rien faire et partent à la chasse. Si nous avions une église capable de contenir tout le monde, ils s'entraîneraient les uns les autres ; aujourd'hui, c'est le contraire, — la majorité ne peut venir, ne trouvant pas de place. Il suffirait que quelque chasseur fasse fortune ce jour-là, en tuant nombre de phoques ou

de caribous, pour donner aux autres l'idée qu'il vaut mieux chasser le dimanche, pendant que le Père prie pour eux afin de leur procurer du gibier. Nous ne pouvons non plus insister sur l'idée de la prière en commun le dimanche, puisque nous ne pouvons les recevoir. Avant tout autre perfectionnement ou progrès dans notre installation, il nous faut viser à avoir une chapelle. Peut-être le salut de plusieurs en dépend ; mais, certainement, à tous ce sera un grand bien et une vraie prédication de voir une bâtisse uniquement destinée à la prière en commun.

Pouvons-nous déjà juger des dispositions de nos gens, et prévoir ceux qui seront les premiers à se convertir? Aucun de nous n'a cette prétention. Les plus intelligents des Esquimaux connaîtront, comprendront plus vite, il est vrai ; mais de là à croire et à pratiquer, il y a la différence du tout au tout. Certains, bonnes natures simples, sans malice, sembleraient tout désignés pour les premières conversions ; et peut-être ceux-là sentiront-ils moins le besoin de prier que d'autres qui ont conscience de leurs torts, auxquels tout un chacun lance la pierre. Le tout est laissé à la grâce de Dieu, qui seule peut toucher les cœurs. A nous et à toutes les âmes pieuses qui s'intéressent au missionnaire de mériter ces grâces de conversion.

Un mot maintenant sur la saison. Nous voilà au 28 juin, et l'hiver n'est pas précisément fini. Les plus petits lacs à terre sont encore couverts de glace. Devant la maison, nous avons un banc de neige de six pieds. Nous avions eu quelques beaux jours en mars. C'était trop vite. Le froid est revenu. A Pâques, nous avions la plus méchante poudrerie et bourrasque de neige qui se puisse voir : personne ne pouvait mettre le nez dehors. Et, depuis, nous avons une arrière-saison qui se prolonge un peu trop, au gré de nos désirs. Le 11 juin, quelques Esquimaux habitaient encore leurs maisons de neige. Aujourd'hui, nous nous croirions volontiers à l'automne : temps couvert, gros nuages gris, vent froid, et bourrasques de neige.

Nous sommes bien loin de France ; et, si la géographie veut que nous soyons au Canada, l'atmosphère ici ne ressemble guère à celle de Québec ou de Montréal. Là-bas, on se sert de glace, parce qu'il fait trop chaud ; ici, en plein mois de juin, nous faisons fondre la glace et la neige, parce que nous n'avons pas d'autre ressource pour nous procurer de l'eau.

Dans deux mois, au plus tard, le bateau viendra nous apporter nos lettres et nos provisions pour la troisième année. Alors, avec les nouvelles courantes, j'essaierai de vous donner un résumé de tout ce que nous avons observé chez les Esquimaux, au point de vue de leurs croyances et superstitions, leur religion naturelle en un mot. Nous apprenons à les connaître de plus en plus ; leur caractère, leur tempérament se dessinent plus nettement de jour en jour. Et nous profiterons de toutes ces données pour nous mettre mieux à leur portée, et leur faire mieux comprendre ce que nous avons tant à cœur de leur enseigner : l'amour d'un Dieu fait homme pour nous sauver tous, sans distinction de races, de langues ou de contrées.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

Canada et Etats-Unis.

Etablis au Canada depuis 1841, les missionnaires Oblats ont pénétré aux Etats-Unis, et ils ont accompli dans ces deux immenses contrées des travaux apostoliques sans nombre.

Missions de paroisses, missions des chantiers, missions sauvages, retraites de communautés, retraites fermées, œuvres sociales et de colonisation, fondation de paroisses, organisation de diocèses, enseignement dans les collèges, les séminaires et dans leurs maisons de formation, ils n'ont reculé devant aucun travail, dès qu'il était en conformité avec la fin de leur Institut.

Ils y sont occupés actuellement au nombre de près de neuf cents, — y ont un archevêque, cinq évêques, un préfet apostolique, — et s'y partagent entre quatre provinces et cinq vicariats de missions.